Distorsions

Singminji choson-gwa cheonjaeng misul [La Corée coloniale et l'art en temps de guerre] (2004)

Alain Delissen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/255>

DOI : 10.4000/elh.255

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2012

Pagination : 119-123

ISBN : 978-2-35698-046-5

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Alain Delissen, « Distorsions », *Écrire l'histoire* [En ligne], 9 | 2012, mis en ligne le 10 juin 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/255> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.255>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Distorsions

Singminji choseon-gwa cheonjaeng misul [La Corée coloniale et l'art en temps de guerre] (2004)

Alain Delissen

RÉFÉRENCE

Singminji choseon-gwa cheonjaeng misul [La Corée coloniale et l'art en temps de guerre],
Séoul, Minjok munje yeon'guso, 2004

- 1 *Waegok* : mot fétiche, central et envahissant de l'historiographie (sud-)coréenne actuelle qui, dès ses matières graphique et sonore – une syllabe ronde, une syllabe hérissée –, offre du mensonge une déclinaison possible : la *distorsion* (incorrect + sinueux en caractères chinois). Y adhèrent deux corrélats : (1) au long d'une chaîne ininterrompue qui relie les lettrés confucéens de la culture classique aux hérauts professionnels du savoir moderne, la fonction sociale assignée aux

왜곡

(歪曲)

- historiens coréens consiste à produire des énoncés corrects (正 *jeong*) et des discours droits (올바르다 *olbareuda*) : redresseurs de torts ; (2) dans un pays douloureusement et durablement divisé par la guerre froide/civile, dont le projet nationaliste porte une aspiration ancienne à la puissance, les usages de *waegok* renvoient d'ordinaire à une géographie implicite. Erreurs factuelles, notions inadéquates, analyses réductrices, clichés orientalistes, paradigmes rabatteurs, mensonges éhontés et négationnisme intolérable sont plus volontiers les stigmates dénoncés d'un discours incorrect tenu sur l'histoire de la péninsule depuis l'étranger. À la mesure d'un long épisode colonial sous la férule japonaise (1905-1945), il n'est pas autrement surprenant qu'il désigne en priorité à sa vindicte certaine historiographie produite au Japon. Y contribuent par surcroît les échos d'une homophonie bienvenue, *wae* désignant aussi, avec un autre caractère politiquement incorrect (倭),... les petits habitants de l'archipel voisin. Ainsi pourrait-on entendre, derrière *waegok* : « minables coups tordus nippons ».
- 2 À rebours, l'ouvrage sud-coréen proposé à la lecture procède d'un profond travail d'intériorisation critique placé sous l'égide d'un inlassable chasseur sud-coréen de mensonges sud-coréens : Im Chongguk (1929-1989). D'abord critique littéraire et éditeur – notamment, posthume, du poète Yi Sang –, il construisit une œuvre d'historien aussi pionnière, copieuse et têtue que résolument voulue/tenue en marge des institutions universitaires de son pays. Solitaire. À partir des années 1960, trente ans durant, elle a été placée sous le signe exclusif – obsessionnel – d'un inventaire des collaborateurs coréens pro-japonais (*Ch'inilp'a* 親日派). D'abord consacrée aux milieux littéraires collaborationnistes de la période de guerre (1937-1945), l'enquête s'est progressivement et obstinément étendue à d'autres périodes et à d'autres milieux. Elle valait dénonciation d'un *mensonge d'État* antinationnel qui, depuis son origine en 1948 à Séoul et au prix d'une épuration postiche, asseyait la légitimité d'un pays neuf sur le mythe fondateur commode, puissant – et très partiellement exact –, de la résistance anticoloniale. Le scandale au passé que représentaient des actes antinationaux impunis, enfouis ou, pire, endimanchés de résistance se révélait d'autant plus intolérable que son poison corrosif – permanence des personnes, continuités institutionnelles, enseignement lissé de l'histoire... – continuait d'agir à bas bruit et de nuire à un présent sud-coréen bouleversé par l'autoritarisme militaire et malade de ce refoulé colonial. À l'indignation provoquée par ces mensonges d'État s'ajoutait pour Im Chongguk, il faut le signaler, la honte qu'un fils aîné devait tirer d'un insupportable et proprement impensable *secret de famille*. Son père, Im Munho (1900-1972), n'avait-il pas travaillé à

mettre son autorité morale et toutes les ressources humaines et matérielles de l'Église du Ch'eondogyo, dont il avait été un haut responsable, au service zélé de la guerre totale japonaise ?

- 3 Le *Minjok munje yeon'guso* (民族問題研究所), éditeur de notre ouvrage publié à Séoul en 2004, porte un nom incommode qui appellerait une traduction annotée... Faisons simple : « Institut de recherches sur un problème national ». Il s'agit en réalité d'une sorte de société savante privée, créée en 1989, à la mort d'Im Chongguk, pour parachever l'œuvre du maître dans le contexte de la jeune démocratie sud-coréenne. Ce *yeon'guso* est donc très représentatif de l'ébullition historiographique qui marqua la double décennie 1987-2007. Libérés du carcan de la dictature et du canon refroidi de l'histoire officielle, les « travailleurs du passé » s'emparèrent en urgence et en priorité de tous les sujets naguère interdits et brûlants de l'histoire coréenne du xx^e siècle. Ils le firent dans les formes hautement visibles d'une histoire citoyenne riche en institutions et pratiques originales, mêlant notamment historiens professionnels et acteurs de la société civile. Entre 1998 et 2007, sous deux présidents situés à la gauche du champ politique, ces manières de sociétés savantes mâtinées d'ONG (ou l'inverse) travaillèrent de conserve, sinon de concert avec l'État sud-coréen lorsqu'il mit en place une demi-douzaine de commissions « Vérité et Réconciliation » chargées de dire et d'apaiser les traumatismes de l'histoire contemporaine. L'entreprise solitaire et obstinée entamée par Im Chongguk en 1966 s'est ainsi trouvée accomplie en 2009 avec la publication collective par « son » Institut d'un monumental *Dictionnaire des collaborateurs* (*Ch'inil inmyeong sajeon*), riche de trois épais volumes, de cent vingt contributeurs, de plus de cinq mille notices. Au vu du résultat, il n'a pas été hors d'atteinte que ce *tombeau des réputations usurpées* ait aussi su faire preuve de sérieux sur le plan scientifique. Il est inévitable, normal et sain qu'à travers lui – et ses défauts – la « question collabo » ait commencé de faire débat parmi les historiens et dans la société sud-coréenne.
- 4 Avec l'exposition itinérante qui l'a suscité, le catalogue *La Corée coloniale et l'art en temps de guerre* témoigne d'un cycle qui s'achève. Pleinement connectée à l'historiographie globalisée, l'histoire sud-coréenne de la collaboration fait désormais sens par elle-même. Elle est en passe de s'affranchir et des urgences morales et des effets polémiques délétères que de sauvages « listes d'infamie » ont générés pour nourrir un demi-siècle d'instrumentations politiques sur un sujet pseudo-tabou. On a su passer de l'ivresse vengeresse de l'étiquetage à la restitution des trajectoires, d'un accent mis sur les individus à la description fine des groupes, des institutions, des géographies. Avec ce mixte de catalogue et de livre savant, on revient enfin à la densité et la pesanteur d'un contexte puisqu'on retrouve – il était temps – la matrice des grandes années de guerre (1937-1945) d'où était jadis parti Im Chongguk. On y retrouve aussi l'intérêt thématique porté au monde sensible des productions et des pratiques culturelles, aux milieux artistiques et intellectuels, avec toutefois ce déplacement notable et universel de la poésie et des textes vers les images et les représentations. Précédé d'un sous-titre annonçant contenus et intentions (« Le système de la guerre totale et la vie quotidienne des gens »), flanqué sous des plumes bien connues à Séoul (dont la critique d'art Ch'oe Yeol) des péritextes savants ou institutionnels attendus, l'ouvrage présente deux parties. La première, consacrée à la vie quotidienne, comme la seconde, qui porte sur l'art et la mobilisation de guerre, offrent une collection remarquable de documents visuels : photographies, cartes, affiches, dessins, peintures, extraits de quotidiens,

publicités, objets relevant de genres et de techniques variés. Cinquante ans après, s'en dégage encore la séduisante – et inquiétante – fraîcheur des images de la propagande...

Carte touristique récente des chemins de fer de la grande Asie orientale (*Saishin dai tōa tetsudo annaizu*), 2004

Extrait du catalogue de l'exposition *La Corée coloniale et l'art en temps de guerre*

- 5 On aurait certes aimé que l'historiographie des circulations impériales ait été ici convoquée en lieu et place de quelques vieilles lunes (la modernisation coloniale). On aurait aussi goûté un meilleur effort de sérieux en matière de documentation et de critique historique. Signe que les images sont encore utilisées pour leur valeur illustrative, on peut déplorer qu'un ouvrage qui aspire à l'histoire visuelle... se dispense sans scrupule apparent de dater et de légender correctement (taille des originaux, titres, sources, ayants droit, etc.) l'immense majorité des beaux matériaux présentés. Même s'ils sont mal situés, demeure cependant précieuse l'originalité de nombre de ces documents. C'est le cas, pages 64 et 65, d'une peu ordinaire *Carte touristique récente des chemins de fer de la grande Asie orientale* (*Saishin dai tōa tetsudo annaizu*). De taille inconnue, elle déploie en largeur l'accordéon coloré de dix volets en offrant au recto une carte de l'archipel japonais et une autre, au verso, de la fameuse « Sphère de coprosperité » (*kyōeiken*). Celle-ci est couchée (le Nord est à droite) face au Japon qui embrasse le continent. Datée de juillet 1943, elle fut publiée à Tokyo par une certaine Compagnie des cartes et images des hauts lieux du Japon. Ainsi qu'en témoignent les sites représentés à la peinture sur les deux volets cartonnés de la couverture, on visitera grâce à elle une grande Asie continentale (tour de Huqiu à Suzhou, corbeaux, temples birman, palmiers) centrée sur la silhouette familière du mont Fuji. Au fond, cette carte à la fois aplatie qui rappelle la table de Peutinger et multiplement déformée, *waegok*, est délirante. Elle fait oublier l'immensité distendue et océanique de l'empire guerrier pour proposer l'image rassurante d'un territoire ramassé et proche qu'on

pourrait, visiblement, parcourir en train de Harbin en Mandchourie à Singapour et Batavia. Il y suffit du chapelet régulier des gares auquel ne manquent plus que des horaires réglés. Voire. Au moment même où la grande Asie japonaise s'enfoncé dans la violence et les destructions, les pastilles rouges d'un riche safari culturel reliant la Sibérie à Bornéo viennent s'emmêler à un dense semis de vignettes blanches valant vaste éventaire de ressources naturelles variées. Quoi de plus rassurant ? C'est bien là d'ailleurs la visée émotionnelle de pareille carte : *illusion d'optique en forme de pieux mensonge* pour valétudinaires, chargée non pas tant de déformer à la marge la brutale réalité du monde que de supprimer celle-ci intégralement.

INDEX

oeuvre Singminji choseon-gwa cheonjaeng misul [La Corée coloniale et l'art en temps de guerre] – (coll., 2004)

AUTEUR

ALAIN DELISSEN

Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (Centre de recherches sur la Corée), historien, géographe et coréaniste, Alain Delissen a deux domaines de recherche principaux. Spécialiste de la Corée moderne, il s'intéresse à la durée de la colonisation japonaise de la péninsule telle qu'inscrite dans les formes matérielles, sociales ou symboliques d'une capitale coloniale (Séoul) soumise aux enjeux de l'immigration japonaise et de l'assimilation culturelle contrainte. Observateur de la Corée contemporaine divisée, il tente d'en saisir l'évolution au moyen privilégié des usages savants et sociaux, publics ou privés du passé national. À distance des enjeux obligés de mémoire, il interroge les frontières de l'historiographie du côté des formes esthétiques (littérature, bande dessinée) ou des pratiques culturelles (tourisme patrimonial). Directeur de l'Institut d'études coréennes du Collège de France, il a publié une histoire de la Corée moderne aux PUF en 1999 (Hartmut O. Rotermund *et al.* (dir.), *L'Asie orientale et méridionale aux XIX^e et XX^e siècles*). Parmi ses publications les plus récentes : « Carrefour historique, carrefours historiographiques : les nouveaux passés de la Corée du Sud », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 88, oct.-déc. 2007, p. 20-25 ; « La nouvelle bataille des Falaises rouges ? À propos du manuel commun "Chine-Corée-Japon" », *Vingtième Siècle*, n° 94, avril-juin 2007, p. 57-71 ; « D'un post-scriptum tokyote à la mondialisation du macabre. Le massacre des Coréens du Kantô (septembre 1923) » dans David El Kenz (dir.), *Le Massacre, objet d'histoire*, Gallimard (Folio. Histoire), 2005, p. 333-350 ; « "Je suis un tigre..." Figurations et horizons géohistoriques du monde coréen », *Écrire l'histoire*, n° 4, 2009. <delissen@ehess.fr>